

NDIETA
NUNEZ

SOCIOLO
GIA DEL
DESA-
RROLLO

HM35
M45

meta
I.S.A. — 5TH WORLD SOCIOLOGICAL CONGRESS. — WASHINGTON
b) Subject B: Sociology of Development

LUCIO MENDIETA Y NUÑEZ
Presidente de la Asociación Mexicana de Sociología

SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT
SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO
SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT



INSTITUTO DE INVESTIGACIONES SOCIALES DE LA UNIVERSIDAD
NACIONAL DE MÉXICO

1962

SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT
SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO
SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

I.S.A. — 5TH WORLD SOCIOLOGICAL CONGRESS. — WASHINGTON

b) Subject B: Sociology of Development

LUCIO MENDIETA Y NUÑEZ

Presidente de la Asociación Mexicana de Sociología

SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT
SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO
SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT



INSTITUTO DE INVESTIGACIONES SOCIALES DE LA UNIVERSIDAD
NACIONAL DE MÉXICO

1962

Primera edición 1962. ...

Derechos Asegurados conforme a
la Ley.

© Instituto de Investigaciones Sociales,
Universidad Nacional Autónoma de México.



INVESTIGACIONES
SOCIALES

Impreso y Hecho en México.
Printed and Made in Mexico.

Inst. de Invest. Sociales
1970

TABLE DE MATIÈRES

SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

| | <i>Pages</i> |
|--|--------------|
| A.—INTRODUCTION | 11 |
| B.—POSSIBILITÉ D'UNE SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT | 16 |
| C.—CONTENU D'UNE SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT | 21 |
| I.—L'Economie et le Développement | 21 |
| II.—Le Développement et la Race | 22 |
| III.—Le Développement et l'Industrie | 23 |
| IV.—La Propriété de la Terre et le Développement | 25 |
| V.—L'Education et le Développement | 27 |
| VI.—La Religion et le Développement | 28 |
| VII.—Le Droit et le Développement | 29 |
| D.—L'AVENIR DE LA SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT | 29 |

INDICE

SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

| | <i>Págs.</i> |
|---|--------------|
| A.—INTRODUCCIÓN | 33 |
| B.—POSIBILIDADES DE UNA SOCIOLOGÍA DEL DESARROLLO | 38 |
| C.—CONTENIDO DE UNA SOCIOLOGÍA DEL DESARROLLO | 43 |
| I.—La Economía y el Desarrollo | 43 |
| II.—El Desarrollo y la Raza | 44 |
| III.—El Desarrollo y la Industria | 44 |

Ds 6790

LUCIO MENDIETA Y NUÑEZ

| | <i>Págs.</i> |
|---|--------------|
| IV.—La Propiedad de la Tierra y el Desarrollo | 47 |
| V.—La Educación y el Desarrollo | 48 |
| VI.—La Religión y el Desarrollo | 49 |
| VII.—El Derecho y el Desarrollo | 50 |
| D.—PERSPECTIVAS DE LA SOCIOLOGÍA DEL DESARROLLO | 51 |

C O N T E N T S

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

| | <i>Pages</i> |
|---|--------------|
| A.—INTRODUCTION | 55 |
| B.—POSSIBILITY OF A SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT | 62 |
| C.—SUBJECT-MATTER OF A SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT | 67 |
| I.—Economy and Development. | 67 |
| II.—Race and Development | 68 |
| III.—Industry and Development | 69 |
| IV.—Land Ownership and Development | 71 |
| V.—Education and Development | 73 |
| VI.—Religion and Development | 74 |
| VII.—Law and Development | 76 |
| D.—PROSPECTS OF SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT | 76 |

LA SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT

Par Lucio MENDIETA Y NÚÑEZ

**Directeur de l'Institut de Recherches Sociales
de l'Université Nationale Autonome du Mexique.**

LA SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT

A.—INTRODUCTION

AVANT de discuter la possibilité d'une Sociologie du Développement, il est nécessaire de savoir ce que l'on doit entendre par développement.

Développement est un concept avant tout économique qui est né dans les temps modernes comme conséquence de l'industrialisation et qui s'applique aux pays dans le but de les classer, en raison de leur progrès industriel. Ainsi dit-on que sont "développés" les pays hautement industrialisés et "peu-développés" ceux qui ne présentent pas à l'heure actuelle une quantité appréciable d'industries importantes.

Ce concept est relié également avec le machinisme parce qu'il se rapporte à des entreprises industrielles dans lesquelles on fait emploi de machines modernes. Mais l'idée de développement purement économique est inacceptable, car elle est nécessairement reliée à d'autres facteurs et à des circonstances sociales.

C'est en réalité un concept sociologique qui dépend de la société et comme le dit, avec juste raison D. P. Mukerji, il doit comprendre l'ensemble des aspects socio-culturels et économiques qui caractérisent le développement d'une société.¹

¹ D. P. MUKERJI, "Les Vues du Mahatma Gandhi sur les machines et le

Considérant la finalité en termes généraux il semble évident qu'il est lié à la culture de chaque peuple et seulement peut être considéré en relation avec cette culture. "La principale découverte récente des historiens et des anthropologues, dit Polanyi, c'est que la vie économique des hommes est en général inséparable de leur vie sociale".²

Cela accepté, il résulte que les désignations actuellement employées pour classer les peuples en développés ou peu-développés, en prenant comme point de référence leur degré d'industrialisation, paraissent de peu de signification et sans fondement solide, car ils prennent comme modèles les pays européens et les Etats-Unis de l'Amérique de Nord, où l'industrie atteint un grand développement et correspond au progrès de tous les autres aspects de la vie sociale.

De cette façon toute société qui présente des signes notables de développement culturel, philosophique et scientifique est peu développée si en même temps elle ne présente pas un autre progrès évident au point de vue technique, mécanique et économique.

Le développement doit être considéré dans un système déterminé de valeurs pour être correctement apprécié, sinon la désignation de sous-développé appliquée à un pays, a un caractère péjoratif et ethnocentriste inacceptable.

Les mots développement et sous-développement, sont en dehors de cela imprécis car il y a entre eux divers degrés.

L'éminent sociologue E. Sicard a noté très justement la "Progrès Technique". *Bulletin International des Sciences Sociales*. Vol. VI, 3, 1954.

² Dans MELVILLE J. HERSKOVITS, "Motivations et Modèles Culturels en Période de Transformation Technique. *Bulletin International des Sciences Sociales*, Vol. VI, 3, p. 433.

LA SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT

nécessité d'établir une catégorie intermédiaire entre les pays pleinement ou hautement développés et ceux sous-développés.

Il considère qu'il pourrait exister celle des pays moyennement développés, ce qui dans son idée est une formule qui contient la notion intermédiaire, transitoire, passagère et qui permet d'y inclure un nombre important de pays.³

Le même auteur considère que les avantages de sa classification sont nombreux, mais signale qu'il y a "un seul inconvénient de caractère scientifique: l'extrême complexité des discriminations qu'il est nécessaire de faire et la très grande difficulté de ces discriminations dans l'état actuel de la science, spécialement de la Sociologie, unique science que peut résoudre les contradictions que de telles divisions impliquent".

Nous pensons que le développement a deux aspects: le matériel et le culturel; le premier se rapporte à l'efficacité des moyens employés par l'homme pour dominer la Nature à son avantage. C'est une question qui est reliée avec les méthodes de travail, et avec le résultat de son effort pour satisfaire ses besoins.

Le deuxième a lui-même deux significations: l'une comprend la culture comme science et l'autre comme style de vie, ensemble de coutumes, de conduite, d'idées, de croyances.

Un peuple est insuffisamment développé si ses méthodes et manières de travailler ne lui permettent pas d'obtenir de la nature tout l'avantage qu'il peut en tirer, s'il faut réaliser un trop grand effort pour pouvoir satisfaire ses nécessités matérielles d'existence,

³ EMILE SICARD, "Necesidad de establecer una Categoría Intermedia entre las de Países Altamente Desarrollados y Países Subdesarrollados". *Estudios Sociológicos. (Sociología Rural)*. Sexto Congreso Nacional de Sociología. Instituto de Investigaciones Sociales de la Universidad Nacional Autónoma de México, 1955, pp. 119 y ss.

alors que d'autres peuples, ayant un meilleur équipement et des techniques plus avancées, obtiennent davantage avec moins de dépense d'énergie personnelle.

Ici naît une question, un véritable problème de caractère moral qui est le suivant:

Les sociétés appelées peu-développées présentent les caractéristiques essentielles suivantes:

- a) Simplicité de la vie familiale et sociale
- b) Absence pratique de différence de classes
- c) Communauté solidaire
- d) Habitation modeste, vêtement presque uniforme et toujours de peu de valeur
- e) Absence d'ambitions
- f) Le prestige, l'estime de la communauté surpassant la condition économique
- g) Un grand sentiment religieux
- h) La culture comme connaissance est minimum
- i) L'indice de vice et la délinquance sont faibles, presque nuls.

Dans une société développée:

- a) La vie familiale et sociale sont complexes
- b) Il y a une division marquée de classes sociales
- c) La solidarité est remplacée par la concurrence
- d) Il existe des exigences d'habitation, d'habillement, de diversion, dans lesquelles s'emploie une grande partie des salaires
- e) La hiérarchie sociale basée sur des intérêts économiques remplace le prestige
- f) L'indice d'immoralité et de délinquance augmente.

LA SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT

Comparant ces deux situations on doit se demander s'il est convenable et même permis de prétendre changer une société peu-développée en développée.

En Sociologie on ne peut faire des jugements de valeur, c'est une discipline qui étudie ce qui est et non pas ce qui doit être, de telle façon que le problème posé doit se résoudre d'un point de vue strictement sociologique. Ceci dit il résulte qu'à l'heure actuelle, la tendance universelle dans l'amélioration économique et culturelle des peuples est une réalité sociale.

Tout cela en dépit des inconvénients qu'offre la civilisation, tous la désirent comme moyen de s'élever matériellement et moralement.

Cette tendance exige l'emploi de toutes les forces et de toutes les ressources sociales. On ne peut accepter que dans un pays, certains groupes de population retardée exploitent mal les éléments naturels et perdent des possibilités de production que sont indispensables à l'ensemble du pays et même de l'humanité.

C'est de cette tendance universelle qu'a surgi un autre fait qui concerne la Sociologie: l'aide des Etats qui disposent d'éléments modernes de production et qui ont obtenu un haut niveau culturel, en faveur de ceux qui ne sont pas dans ces mêmes conditions, pour leur prêter une assistance scientifique et technique et pour leur faciliter un rapide accès à l'industrialisation.

De ce fait est né la nécessité de classer les pays en développés et sous-développés, mais comme nous l'avons vu, cette classification n'est pas généralement acceptée. On lui a fait diverses critiques et essayé de la remplacer par une plus exacte qui ne lèse pas la dignité des peuples.

Dans les essais de reclassification dont nous avons parlé, il faut mentionner les suivants: Sociétés évoluées et sous-évoluées

ou peu évoluées, tous ces termes trop vagues laissent subsister l'idée péjorative que l'on essaie d'éviter.

Pays pleinement développés et pays en voie de développement, sont des dénominations inacceptables parce que, comme le dit justement le Dr. Emile Sicard, il n'est point de pays qui soit pleinement développé, car le développement social est illimité et d'autre part toutes les sociétés humaines sont en voie de développement.

Nous pensons que cette question pourrait se résoudre en classant les pays dans ces deux catégories: les développés et d'autre part ceux qui comptent dans leur population des groupes marginaux qui n'ont point atteint le même degré de développement que possèdent ceux qui ont le pouvoir économique et politique, ceux que l'on pourrait désigner par le nom générique de pays qui posent réellement des problèmes de développement, désignation qui n'est pas péjorative et qui correspond à une indiscutable réalité sociale.

Ayant ainsi posé ces deux concepts basiques, il est nécessaire d'étudier les possibilités d'une Sociologie du Développement.

B.—POSSIBILITÉS D'UNE SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

Les sociologies spéciales seules sont justifiées quand il y a dans la société un ensemble de phénomènes de grande importance étroitement liés entre eux avec leurs caractéristiques propres qui méritent une étude approfondie.

C'est précisément le cas du développement qui offre deux aspects: l'un que nous pourrions appeler normal et qui consiste dans les phases successives échelonnées de l'accroissement économique et culturel de certains pays dans leur propre ensemble de valeurs. En d'autres termes, les pays dans lesquels, bien qu'il existe

LA SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT

des différences de classes et de culture dans leur population, offrent une unité substantielle qui se déroule à travers leur histoire.

Un autre aspect du développement c'est l'anormal qui a lieu quand sont en contact deux peuplements de différentes civilisations et cultures. Tandis que celui de conditions plus élevées évolue suivant une unité substantielle, le moins favorisé reste stationnaire ou souffre de notables déséquilibres qui empêchent son développement économique et social.

C'est principalement en pensant à ces peuples que s'est posé le problème du développement que jusqu'ici l'on a considéré avec une attention spéciale dans son aspect économique afin d'étudier les effets de l'industrialisation dans les groupes de population peu-développés. Les problèmes se posent entre les travailleurs lorsqu'ils passent du travail manuel ou bien exécuté des instruments rudimentaires, à l'usage de la machinerie ou des instruments modernes, avec une organisation scientifique et techniquement planifiée.

On s'est aperçu bien vite cependant que pour spécifiques que paraissent ces questions on ne peut les isoler de l'ensemble social où elles se produisent et qu'il est indispensable de les considérer en relation avec toutes les circonstances sociales qui les entourent.

L'on pense naturellement à la sociologie comme à une discipline à laquelle correspond l'étude de la réalité sociale et en la possibilité, d'une Sociologie du Développement considéré dans son ensemble qui est, sans aucun doute, un des aspects le plus important de cette réalité.

S'appuyant sur ces idées on pourrait tenter de définir la Sociologie du Développement comme cette partie de la Sociologie

Générale qui s'occupe spécialement des phénomènes de croissance et d'évolution des sociétés humaines en fonction des buts qui en eux-mêmes peuvent être considérés comme désirables et profitables.

Ainsi, le but de la Sociologie du Développement est de trouver les constantes universelles de ce phénomène et en conséquence les méthodes que l'on doit employer de préférence sont: l'historique, l'ethnographique et la comparative.

La première montrera les phases de l'évolution des différents pays dans le passé et la comparaison de ces phases conduira nécessairement à déterminer celles qui sont communes à tous, les invariables dans le temps et dans l'espace.

Les investigations ethnographiques et de contact entre les populations de différents degrés de civilisation et de culture indiqueront aussi, par leur comparaison, ce qui caractérise ces contacts, toutes les fois qu'ils se produisent.

La méthode statistique doit sans aucun doute être employée chaque fois qu'il est possible sans dépendre exclusivement d'elle, car, comme le dit G. Balandier, "les études comparatives entreprises à base des revenus spécifiques de tel ou tel pays, ont démontré que de donner la première place à ces renseignements chiffrés peut être une cause d'erreurs".

La psychologie peut aussi donner quelque lumière dans les investigations sur le développement spécialement quand il s'agit de populations peu-développées.

Ce même Balandier, en résumant les travaux de différents auteurs sur cette matière dit: "Les programmes d'expansion économique en voie d'exécution dans les pays appelés peu-développés, de même que les programmes d'assistance technique réalisés dans certaines zones ont montré combien de facteurs d'ordre

psychologique et culturel ont une importance déterminante une fois que les problèmes d'ordre financier et technique ont été résolus".⁴

C'est également à la Sociologie du Développement que correspond l'étude de l'influence que sur ce phénomène peuvent avoir divers facteurs et diverses circonstances, ainsi que d'autres phénomènes sociaux comme l'économie, l'instruction, l'éducation, les systèmes de propriété de la terre, l'industrie, le commerce, les émigrations, la religion, l'administration publique, le sport et l'art, la proximité des villes et en général tout ce que les investigations et études peuvent découvrir qui puisse affecter la croissance et l'évolution des sociétés humaines, toujours en vue des buts pré-établis par un accord général.

D'où il résulte comme une des tâches initiales de la Sociologie du Développement la constitution d'un type idéal, à la manière de Max Weber, de société développée et d'une échelle socio-métrique pour classer chaque société ou pays selon le degré de rapprochement avec ce type idéal.

La constitution de ce type et de l'échelle mentionnée débarrasserait cette question de tous les points épineux qu'elle présente et du caractère ethnocentrique qui lui sert de fondement dans l'actualité.

En effet, nous considérons qu'un pays est pleinement développé d'accord avec les possibilités du moment actuel si l'on est arrivé:

- 1) à sa complète industrialisation;
- 2) au plein emploi;

⁴ G. BALANDIER, "Étude Comparée des Motivations et Stimulations Économiques en Milieu Contumier et en Milieu 'Moderniste'". *Bulletin International des Sciences Sociales*, Vol. VI, 3, 1954, p. 416.

- 3) à la simplification maximum du travail matériel;
- 4) au rendement maximum de ce travail;
- 5) à la réduction maximum des heures de travail;
- 6) à une totale sécurité sociale;
- 7) à la possibilité d'emploi pour tous;
- 8) à l'emploi des loisirs;
- 9) à la disparition totale de l'analphabétisme;
- 10) à la diffusion maximum de la culture et des plaisirs de l'art;
- 11) à la réduction au minimum des indices de vice et de criminalité et
- 12) aux expressions les plus hautes de la moralité individuelle et sociale, ainsi que de la solidarité.

Si nous donnions comme indice de ce type idéal le chiffre 100 pour chacun des aspects sociaux sus-mentionnés, on pourrait arriver à établir avec une grande approximation la place qui correspond à chaque pays et l'on verrait alors que ceux qui font figure de développés sont encore loin d'arriver au plein développement. Et que, au lieu de leur orgueil et auto-suffisance, leur attitude vis-à-vis d'autres pays moins favorisés devrait être d'une plus humble et plus rationnelle coopération de solidarité.

L'échelle sociométrique pour faire la classification que nous suggérons ne peut être entreprise qu'après de minutieuses études pour atteindre deux objectifs: Le premier consiste à indiquer la manière de calculer le chiffre correspondant à chacun des aspects du développement d'accord avec la réalité de chaque pays (ainsi, par exemple, nous donnerions 100 aux pays où l'analphabétisme a été complètement dominé et 50 à ceux où le 50% de la population est analphabète). Le deuxième objectif consiste à attribuer le chiffre ou coefficient de mesure que l'on doit donner à chacun de ces résultats pour la considérer dans la comparaison totale

LA SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT

qui indiquera la place du pays examiné dans l'échelle sociométrique en relation avec le type idéal.

Nous considérons que ces instruments de travail auraient l'avantage d'orienter et de systématiser les recherches comme de conduire à la connaissance de la réalité universelle en matière de développement.

C.—CONTENU D'UNE SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

Nous passons maintenant à nous occuper du contenu d'une Sociologie du Développement.

Bien qu'en forme désordonnée et non systématique, les études, les théories et les recherches sur le développement permettent déjà d'établir une série de constantes sociologiques universelles de ce phénomène à laquelle nous allons nous référer succinctement.

I.—L'ÉCONOMIE ET LE DÉVELOPPEMENT

Bien que le développement ne puisse se réduire seulement à l'économique (comme l'on fait observer différents auteurs), il est hors de doute que sa base principale est l'économie car c'est d'elle dont dépend en grande partie l'expansion et le progrès d'autres aspects de la vie sociale.

L'économie à son tour, dépend du milieu géographique, car, sans accepter le déterminisme exagéré de certaine école sociologique qui veut expliquer tous les phénomènes sociaux en fonction de ce milieu géographique, c'est un fait qu'il a une grande influence sur la société. Les produits du sol et du sous-sol: la flore, la faune, les mines, le pétrole, etc., etc., sont les facteurs qui rendent possibles les développements des sociétés et en certaine

manière les accélèrent ou les retardent. Il existe des populations qui vivent dans un milieu géographique si pauvre comme certains groupes indigènes en Amérique Latine, que quoiqu'ils fussent capables de se développer, le manque d'éléments matériels le leur rend impossible.

En revanche, il existe dans certaines parties du monde des peuples occupant des terres exceptionnellement riches et ayant une économie potentielle extraordinaire, qui ne les exploitent pas convenablement parce qu'ils sont restés en marge de la civilisation et de la culture.

Quand l'économie des peuples peu-développés tend uniquement vers leur subsistance, chaque fois qu'ils entrent en contact avec d'autres populations de culture européenne ou moderne, ils rencontrent de grandes difficultés pour passer à une économie de marché. Ces difficultés doivent être étudiées en chaque cas particulier pour trouver les moyens d'y remédier.

II.—LE DÉVELOPPEMENT ET LA RACE

Malgré toutes les théories antiracistes, qui ont un fond plus politique que strictement scientifique, il est hors de doute que le développement des peuples dépend de ses qualités ethniques. Il y en a qui sont capables d'eux-mêmes de se développer et qui y sont parvenus indiscutablement au cours des temps en adoptant les systèmes économiques et sociaux des pays de culture occidentale, créant, une fois en possession de ces systèmes, des signes de civilisation et de culture qui leur sont propres.

En revanche, il en est d'autres qui, malgré les progrès obtenus dans le monde, restent stationnaires, en marge de tout changement et qui ne peuvent se transformer que sous l'influence de forces étrangères.

LA SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

L'étude psychologique et ethnographique des groupements ethniques retardés est indispensable pour résoudre tous les problèmes de développement qu'ils présentent.

III.—LE DÉVELOPPEMENT ET L'INDUSTRIE

L'industrie et ses progrès, de même que les produits industriels ont une faible influence sur le développement des peuples arriérés, si ce développement se considère sous tous ses aspects et non seulement sur l'économique.

En effet, tous les groupes indigènes de l'Amérique Latine, acceptent les progrès matériels de la civilisations, mais ne transforment pas leurs coutumes ni leurs idées sociales.

C'est ainsi que nous voyons au Mexique, par exemple, les indigènes voyager en chemin de fer, en autobus et dans certaines régions abruptes en avion, car c'est la seule manière de se déplacer rapidement, mais malgré cela l'emploi continu (pendant des années) de ces moyens modernes de transport n'a guère influé sur leur culture, ni leur mode de vie.

Il est surprenant de voir les indiens descendre de l'autobus, du chemin de fer ou de l'avion avec leurs costumes quelquefois misérables et se rendre dans leurs chaumières reprenant leur existence fortement influencée par leurs habitudes ancestrales.

Dans bien de foyers indigènes il y a des ustensiles venant de l'industrie moderne qui détonnent avec leurs pauvres cahutes faites de branchages et de toits de palme. L'éminent anthropologue docteur Manuel Gamio, a donné une méthode statistique pour rechercher dans chaque foyer indigène le nombre d'objets correspondants à leur culture ancestrale d'une part et de l'autre ceux qui sont dûs à la civilisation moderne. Cette méthode consistait dans l'énumération et la classification de chaque objet

d'après sa provenance, de façon à connaître le degré de pénétration matérielle, mécanique dirions nous, de la civilisation européenne.

D'après ces études et avec notre expérience personnelle, nous pouvons dire que l'industrie, avec ses perfectionnements et ses produits, n'a pas d'influence appréciable sur les peuples peu-développés.

...
Tout autre chose est l'industrialisation, c'est-à-dire, l'établissement dans les campagnes peu-développées, de grandes fabriques, de même que la mécanisation de l'agriculture, qui font progressivement le développement de ces populations et créent des changements appréciables dans leur culture et manière de vivre.

Le changement du travail agricole en celui de l'usine, apporte un rythme nouveau d'activité et de repos et une nouvelle forme de rémunération. Le passage de revenus agricoles (généralement annuels) au salaire plus rémunérateur (et perçu hebdomadairement ou par quinzaine), modifie dans bien des aspects la vie individuelle, familiale et collective des agriculteurs.

La mécanisation de l'agriculture qui transforme radicalement l'exploitation agricole augmentant son intensité et son rendement, mettant le paysan en contact avec les entreprises commerciales, avec les systèmes de crédit, le commerce des villes, exerce des influences diverses sur les populations sous-développées, influences qui ne peuvent se traduire en une formule générale, car elles dépendent du degré de sous-développement des groupes humains considérés et de leurs qualités raciales qui demandent des études et des recherches en chaque cas particulier.

Toutefois il est possible de remarquer dans tous les cas d'industrialisation des régions sous-développées, comme dans la mécanisation de l'agriculture, qu'il se produit les uniformités suivantes:

LA SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

une augmentation du commerce local, un relâchement des liens familiaux, un déclin des coutumes traditionnelles du mode de vie, une augmentation de la mobilité sociale. Quand l'industrialisation élève considérablement la production et les revenus individuels et familiaux, apparaissent également des manifestations nouvelles de vices, de mauvaises mœurs ainsi que l'exploitation des gens de bas niveau social et culturel par ceux qui se sont élevés.

IV.—LA PROPRIÉTÉ DE LA TERRE ET LE DÉVELOPPEMENT

Le genre de propriété de la terre a une grande influence sur le développement.

En dehors des aspects normaux et anormaux du développement dont nous avons parlé, il en est deux de grande importance ou interviennent les genres de propriété des terres dans les pays de forts groupements de populations sous-développées. Un de ces aspects est celui de la prospérité apparente, l'autre de la prospérité réelle.

Dans les pays où règne le droit illimité de propriété de la terre, comme c'est le cas dans l'Amérique Latine en général, il s'est créé de grandes concentrations territoriales aux mains de quelques propriétaires. Le développement économique procure à ces pays des revenus considérables venant de leurs produits agricoles et de leur bétail, ce qui leur donne une grande prospérité apparente.

Cette prospérité n'est qu'apparente car elle se base sur le revenu total du pays et non sur sa distribution. En réalité elle profite uniquement aux grands propriétaires, aux grands commerçants qui vivent dans les villes, et augmentent les ressources de

l'administration publique, mais nullement à la masse des ouvriers agricoles.

L'aristocratie agricole possède de luxueuses habitations et son train de vie est ostentateur. A son tour, le gouvernement consacre la majeure partie des revenus publics à la construction de travaux spectaculaires. Tout cela fait que le développement présente un aspect trompeur de prospérité qui n'existe pas, car à coté de ces splendeurs, la grande majorité de la population vit dans la misère.

Les profondes différences sociales que produit ce développement économique injuste, se reflète dans la culture comme l'instruction et comme mode de vie, Dans les classes supérieures on atteint leur plus haute expression, alors que dans les classes inférieures règne l'ignorance et la pauvreté.

Au contraire, quand le développement est équilibré et juste, la propriété de la terre est équitablement distribuée. Alors diminuent les revenus provenant de l'exportation car les produits du sol ne sont plus accaparés par quelques-uns pour les vendre à l'étranger, mais distribués à l'ensemble de la population, qui s'alimente mieux. Ayant un meilleur pouvoir d'achat elle a plus de possibilités d'améliorer sa culture, son instruction et son mode de vie.

Dans une enquête que pour le compte de l'UNESCO a faite l'Institut de Recherches Sociales de l'Université Nationale Autonome du Mexique sur "Les effets de la réforme agraire dans trois communautés, 'ejidales' de la République Mexicaine" on a obtenu des renseignements qui démontrent que le changement de "péon" à celui de propriétaire a permis à ces anciens serviteurs des grands propriétaires terriens, qui ne recevaient qu'un salaire insuffisant et étaient soumis à une discipline sévère, d'avoir une initiation propre, un sentiment de solidarité, de sens politique, d'indépendance, une attitude ouverte vers le progrès.

V.—L'EDUCATION ET LE DEVELOPPEMENT

L'éducation se présente sous deux formes: une est l'instruction, c'est-à-dire la transmission des connaissances et l'autre, celle proprement éducative, qui consiste dans la formation du caractère des nouvelles générations et dans l'adaptation des comportements individuels et collectifs aux principes moraux et civiques de la société.

L'éducation en tant que transmission des connaissances, en ses degrés les plus simples (qui sont accessibles aux classes populaires dans les pays ayant des peuplements sous-développés) n'influe pas sur le développement d'une manière appréciable. Au Mexique, par exemple, les campagnards apprennent à lire et à écrire dans les écoles rurales et les centres d'alphabetisation; mais une fois acquises ces connaissances comme ils n'ont guère d'opportunité de les employer, vivant dans des régions où n'arrivent ni presse ni autre moyen culturel, ils vivent aussi ignorants et misérables qu'autrefois.

La communauté, sur ceux qui peuvent élever leur niveau de culture exerce une telle action d'absorption qu'elle annule pratiquement l'effet de l'école. Nous avons vu personnellement, en quelques populations rurales de la République Mexicaine, quelques indigènes qui, pendant leur séjour comme ouvriers agricoles aux Etats-Unis, avaient appris l'anglais et étaient retournés dans leurs foyers avec des vêtements modernes, propres à leur classe sociale, et qui avaient modifié leurs caractères physiques et leur mentalité. Cependant, très rapidement l'ambiance de leur maison, de leur famille, de la communauté, s'est imposée et ils s'y sont incorporés et se sont fondus dans le conglomerat social auquel ils appartenaient, revenant aux vêtements et à la manière de vivre de la culture indigène.

VI.—LA RELIGION ET LE DÉVELOPPEMENT

La religion se compose d'une série de dogmes, de principes moraux et liturgiques, se matérialisant en une organisation qui exerce une très grande influence sur la société.

Dans son aspect dogmatique et philosophique, la religion peut avoir sur le développement économique un effet décisif selon l'orientation de ses principes fondamentaux. Max Weber a démontré en une étude célèbre, l'influence du protestantisme dans l'apparition de l'ère capitaliste.

Par conséquent, la Sociologie du Développement ne peut établir une théorie universelle en la matière. Elle doit se concrétiser à signaler le fait d'une possible influence de la religion sur le développement économique, indiquant la nécessité d'étudier en chaque cas particulier les bases essentielles de la religion par rapport au développement économique.

On peut dire de même de l'organisation religieuse, c'est à dire de l'Eglise selon qu'elle se concrète rigoureusement à la persistance de la religion ou qu'elle intervienne dans d'autres aspects de la vie sociale.

En ce qui concerne le Catholicisme, par exemple, quelques Papes ont écrit des Encycliques qui ont trait directement à la vie économique des peuples (comme celle qui est célèbre de León XIII et celle, récente, de Jean XXIII "Mater et Magistra"), mais il en est de même dans les gouvernements ou une chose est la déclaration du programme politique de ceux qui gouvernent et une autre, souvent très différente, l'attitude des agents d'exécution.

Dans l'Eglise Catholique, dont l'objet est d'être une église sociale dans le sens de favoriser le développement des peuples à

LA SOCIOLOGIE DU DEVELOPPEMENT

travers ses principes moraux, dans les rangs inférieurs du clergé, on se contente d'une routine bureaucratique, remplissant seulement les fonctions strictement religieuses.

Il est donc nécessaire d'étudier dans chaque cas particulier et sur le terrain, l'action de l'Eglise sur les populations sous-développées pour apprécier son influence sur le développement économique et social.

VII.—LE DROIT ET LE DÉVELOPPEMENT

L'influence du Droit sur le développement est décisive. Elle dépend de son orientation, soit individualiste, soit socialiste. En d'autres termes, de la part qu'a prise le Droit Social dans ce Droit.

D.—L'AVENIR DE LA SOCIOLOGIE DU DÉVELOPPEMENT

Chacun des thèmes que nous avons traités dans cette esquisse de la Sociologie du Développement et d'autres que nous n'avons pas effleurés, renferment une grande richesse de conception comme de résultats de recherches et d'études spéciales de différents auteurs. Il serait possible de bâtir cette Sociologie sur ces bases, alors, qu'elle ne présente, actuellement qu'un aspect dispersé et confus. Lorsque l'on a médité et approfondi une connaissance, il faut faire un travail de systématisation et de synthèse, à fin de se rendre un compte exact des résultats obtenus et d'orienter les recherches postérieures sur le sujet étudié. C'est cela que demande actuellement la Sociologie du Développement, que nous avons ébauchée.

La Sociologie du Développement doit se concrétiser rigoureusement à découvrir ses principes généraux sans porter de juge-

ment ni prétendre enseigner ce qui doit être. Malgré cela, son utilité pratique ne fait aucun doute si elle indique avec une précision scientifique ce qui est constant et universel dans le phénomène. Seule cette connaissance permet de fonder une politique et un plan du Développement.

LA SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

Por Lucio MENDIETA Y NÚÑEZ

Director del Instituto de Investigaciones Sociales
de la Universidad Nacional Autónoma de México.

LA SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

A.—INTRODUCCIÓN

ANTES de discutir la posibilidad de una Sociología del Desarrollo, es necesario saber qué debe entenderse por desarrollo.

Desarrollo es un concepto primordialmente económico que ha nacido en los tiempos modernos como correlativo de la industrialización y que se aplica a los países con objeto de tipificarlos en razón de su progreso industrial. Así, se dice que son desarrollados los altamente industrializados y subdesarrollados los que no ofrecen, en la hora actual, un número apreciable de industrias importantes.

El concepto está relacionado también con el maquinismo, porque se refiere a empresas industriales en las que se hace uso de maquinaria moderna.

Pero un concepto de desarrollo puramente económico es inaceptable porque el desarrollo se halla necesariamente relacionado con otros factores y circunstancias sociales. Es, en realidad, un concepto sociológico que está en función de la sociedad y que como apunta certeramente D. P. Mukerji, debe comprender "el conjunto de aspectos socio-culturales y económicos que caracteriza el desarrollo de una sociedad".¹

¹ D. P. MUKERJI, "Les Vues du Mahatma Gandhi sur le machines et le Progrès Technique". *Bulletin International des Sciences Sociales*. Vol. VI, 3, 1954.

Considerando el término con esa amplitud, resulta evidente que está unido a la cultura de cada pueblo y sólo puede considerarse en relación con esa cultura. “El principal descubrimiento reciente de los historiadores y de los antropólogos —dice Polanyi— es que la vida económica de los hombres es, en general, inseparable de su vida social”.²

Si se acepta esto, resulta que las designaciones que actualmente se usan para clasificar a los pueblos en desarrollados y subdesarrollados tomando como punto de referencia su grado de industrialización, aparecen faltos de sentido, sin sólidas bases de fundamentación, pues toman como paradigma a los países europeos y a los Estados Unidos de Norte América en donde la industria alcanza portentosas manifestaciones y corresponde al adelanto en todos los otros aspectos de la vida social.

De este modo, cualquiera sociedad que presente notables signos de desarrollo cultural filosófico y científico, está subdesarrollada si al propio tiempo no presenta un evidente progreso técnico, mecánico y económico.

El desarrollo debe considerarse dentro de un determinado sistema de valores para ser correctamente considerado. De lo contrario la designación de subdesarrollado aplicada a un país tiene un carácter peyorativo y acusa un etnocentrismo inaceptable.

Los términos desarrollo y subdesarrollo son además imprecisos, pues entre ellos caben diversas gradaciones. El eminente sociólogo Emile Sicard ha apuntado muy justamente “la necesidad de establecer una categoría intermedia entre las de países plenamente —o altamente— desarrollados y de países subdesarrolla-

² Citado por MELVILLE J. HERSKOVITS en “Motivations et Modèles Culturels en Période de Transformation Technique”. *Bulletin International des Sciences Sociales*, Vol. VI, 3, p. 433.

LA SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

dos” y considera que podría ser la de países *medianamente desarrollados* que en su concepto es una fórmula que contiene la noción de intermediario, de transitorio, de pasajero, de móvil y permite pensar en un número elevado de países.³

El mismo autor considera que las ventajas de su clasificación son numerosas; pero señala que tiene “un único inconveniente de carácter científico: extrema complejidad de las discriminaciones que es necesario hacer y la muy grande dificultad de tales discriminaciones en el estado actual de la ciencia y especialmente de la Sociología, única que puede resolver las contradicciones que tales indispensables discriminaciones plantean”.

Nosotros pensamos que el desarrollo tiene dos aspectos: el material y el cultural. El primero se refiere a la eficacia de los medios empleados por el hombre para dominar a la naturaleza en su provecho. Es una cuestión que está relacionada con las formas de trabajo, con los resultados de su esfuerzo para satisfacer sus necesidades. El segundo, tiene, a su vez, dos significaciones, una comprende la cultura como saber y la otra, como estilo de vida, complejo de costumbres, de comportamientos, de ideas y de creencias.

Un pueblo está insuficientemente desarrollado si sus formas y modos de trabajo no le permiten obtener de la naturaleza todo el provecho que puede brindarle; si tiene que realizar un esfuerzo excesivo a fin de lograr lo indispensable para satisfacer sus necesidades materiales de existencia, en tanto que otros pueblos po-

³ EMILE SICARD, “Necesidad de establecer una Categoría Intermedia entre las de Países Altamente Desarrollados y Países Subdesarrollados”. *Estudios Sociológicos. (Sociología Rural)*. Sexto Congreso Nacional de Sociología. Instituto de Investigaciones Sociales de la Universidad Nacional Autónoma de México, 1955, pp. 119 y ss.

seedores de mejor equipo y de técnicas más avanzadas, obtienen más, con menos empleo de personales energías.

Aquí surge una cuestión, un verdadero problema de carácter moral que es este.

Las sociedades llamadas subdesarrolladas presentan las siguientes características esenciales:

- a) Sencillez de la vida familiar y social.
- b) No hay propiamente diferencia de clases.
- c) Convivencia solidaria.
- d) Casas modestas, indumentaria casi uniforme y siempre de escaso valor.
- e) Falta de ambiciones.
- f) El prestigio, la estimación de la comunidad están sobre la condición económica.
- g) Alta religiosidad.
- h) La cultura como saber es mínima.
- i) El índice del vicio y la delincuencia, son bajos, casi nulos.

En una sociedad desarrollada:

- a) La vida familiar y social, son complejas.
- b) Hay una acentuada división de clases sociales.
- c) La solidaridad es sustituida por la competencia.
- d) Hay exigencias de casa, vestido, diversiones en que se invierte gran parte de los salarios.
- e) La jerarquía social basada en intereses económicos sustituyen al prestigio.
- f) Suben el índice de la inmoralidad y la delincuencia.

LA SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

Ante la comparación de estas dos situaciones cabe preguntarse si es conveniente y hasta lícito, pretender convertir a una sociedad subdesarrollada, en desarrollada.

En Sociología no pueden hacerse juicios de valor, en una disciplina que estudia lo que es y no lo que debe ser de manera que el problema planteado debe resolverse desde un punto de vista estrictamente sociológico.

Así considerado resulta que en la hora actual es una realidad social la tendencia universal al mejoramiento económico y cultural de los pueblos. Todos, a pesar de los inconvenientes que ofrece la civilización, la desean como un medio de elevarse material y moralmente.

Esta tendencia exige el empleo de todas las fuerzas y de todos los recursos sociales. No puede aceptarse que dentro de un país, ciertos grupos de población retrasados exploten inadecuadamente los elementos naturales, desperdicien posibilidades de producción que son indispensables a la totalidad del país, e inclusive, de la humanidad.

Es de esta tendencia universal de donde ha surgido otro hecho que cae bajo el estudio de la Sociología: la acción de los Estados que disponen de modernos elementos de producción y que han alcanzado un alto desarrollo cultural, en favor de los que no están en esas condiciones para prestarles asistencia científica y técnica y para facilitarles el más rápido acceso a la industrialización.

De esta acción se ha derivado la necesidad de clasificar a los países en desarrollados y subdesarrollados; pero como hemos visto, esa clasificación no está generalmente aceptada, antes bien, se le han hecho diversas críticas y se trata de sustituirla por otra más exacta y que no lesione la dignidad de los pueblos.

Entre los intentos de reclasificación aludidos, son de mencionarse los siguientes: Sociedades evolucionadas y subevolucionadas o poco evolucionadas, términos todos demasiado vagos que mantienen la significación peyorativa que se trata de eludir. Países plenamente desarrollados y países en vías de desarrollo, denominaciones inaceptables porque como dice justamente el Dr. Emile Sicard, no hay país que se haya desarrollado plenamente, pues en efecto, el desarrollo social no tiene límite y por otra parte todas las sociedades humanas están en vías de desarrollo.

Nosotros pensamos que esta cuestión podría resolverse clasificando a los países en estas dos categorías: los desarrollados y los que tienen dentro de su población, grupos marginales que no han alcanzado el grado de desarrollo de los que poseen el poder económico y político, a los que podría designarse con el nombre genérico de países que ofrecen problemas de desarrollo, designación que no es peyorativa y que responde a una indudable realidad social.

Fijados así estos conceptos básicos, es necesario estudiar las posibilidades de una Sociología del Desarrollo.

B.—POSIBILIDADES DE UNA SOCIOLOGÍA DEL DESARROLLO

Las Sociologías especiales sólo tienen justificación cuando hay en la sociedad un grupo de fenómenos de gran importancia estrechamente ligados entre sí, con características propias, que ameritan un estudio profundizado de los mismos.

Este es el caso del desarrollo que ofrece dos aspectos: uno que pudiéramos llamar normal que consiste en las fases sucesivas, eslabonadas, del crecimiento económico y cultural de ciertos países dentro de su propio cuadro de valores. En otras palabras, países en los que aun cuando existan diferencias de clase y de

LA SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

cultura en su población, ofrecen una unidad sustancial que se desenvuelve a través de su historia.

Otro aspecto del desarrollo es el anormal y se da cuando se ponen en contacto dos poblaciones de diferente civilización y cultura, porque mientras la de condiciones más elevadas evoluciona siguiendo una unidad sustancial, la menos favorecida permanece estacionaria o sufre notables desajustes que interfieren su crecimiento económico y social.

Es principalmenté frente a estas poblaciones que ha surgido el problema del desarrollo, que hasta ahora se ha considerado con especial atención en su aspecto económico para estudiar los efectos de la industrialización en los grupos de población subdesarrollados, los problemas que surgen entre los trabajadores cuando pasan del trabajo manual o ejecutado con instrumentos primitivos o ineficientes, al empleo de la maquinaria y del instrumental modernos y dentro de una organización científica y técnicamente planificada.

Bien pronto se vio, sin embargo, que por específicas que parezcan estas cuestiones, no pueden aislárseles del marco social en que se producen y que es indispensable considerarlas en relación con todas las circunstancias sociales que las rodean.

Y naturalmente se piensa en la Sociología como aquella disciplina a la que le corresponde el estudio de la realidad social y en la posibilidad de una Sociología del Desarrollo considerado en su conjunto que es, sin duda, uno de los aspectos más importantes de esa realidad.

Con base en estas ideas podría definirse tentativamente la Sociología del Desarrollo como aquella parte de la Sociología General que se ocupa especialmente de los fenómenos de crecimiento y evolución de las sociedades humanas en función de metas que se consideran en ellas deseables y valiosas.

Así, la finalidad de la Sociología del Desarrollo debe ser hallar las constantes universales de ese fenómeno y en consecuencia los métodos que debe emplear de preferencia son el histórico, el etnográfico y el comparativo. El primero mostrará las fases de evolución de los diferentes países en el pasado y la comparación de esas fases conducirá necesariamente a determinar las comunes a todos, las invariables en el tiempo y en el espacio. Las investigaciones etnográficas y de contacto entre poblaciones de diferentes grados de civilización y de cultura, indicarán también mediante la comparación lo característico de esos contactos siempre que se producen. El método estadístico debe, sin duda, emplearse siempre que sea posible, sin depender exclusivamente de él, pues como apunta G. Balandier, los estudios comparativos emprendidos a propósito de ingresos específicos de tal o cual país, han mostrado cómo la atención concedida únicamente a los datos numéricos puede ser causa de error".⁴

La psicología puede también arrojar luz en toda investigación sobre el desarrollo, especialmente cuando se trata de poblaciones subdesarrolladas.

El mismo autor, resumiendo trabajos sobre esta materia de diversos autores dice: "Los programas de expansión económica, en vías de ejecución en países llamados 'subdesarrollados', lo mismo que los programas de asistencia técnica realizados en el cuadro de ciertos territorios, han mostrado cómo los factores de orden psicológico y cultural tienen una importancia determinante cuando los problemas de orden financiero y de orden técnico son previamente resueltos".

Corresponde también a la Sociología del desarrollo, el estu-

⁴ G. BALANDIER, "Étude Comparée des Motivations et Stimulations Économiques en Milieu Contumier et en Milieu 'Moderniste'". *Bulletin International des Sciences Sociales*, Vol. VI, 3, 1954, p. 416.

LA SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

dio de la influencia que en ese fenómeno tienen diversos factores y circunstancias y otros fenómenos sociales como la economía, la instrucción, la educación, los sistemas de propiedad de la tierra, la industria, el comercio, las emigraciones, la religión, la Administración Pública; los deportes y el arte, la cercanía de las ciudades y en general cuanto las investigaciones y estudios descubran qué puede afectar el crecimiento y la evolución de las sociedades humanas siempre en relación con metas preestablecidas por el concenso general.

De aquí surge, como una de las iniciales tareas de la Sociología del Desarrollo, la constitución de un tipo ideal, a la manera de Max Weber, de sociedad desarrollada y de una escala sociométrica para clasificar a cada sociedad o país, según el grado de acercamiento al tipo ideal.

La constitución del tipo y de la escala mencionados, desembarazaría a esta cuestión del desarrollo de todos los puntos espinosos que presenta y del carácter etnocentrista que le sirve de fundamento en la actualidad, pues, por ejemplo consideramos que un país está plenamente desarrollado de acuerdo con las posibilidades del momento actual si en él se ha llegado:

- 1) a la completa industrialización.
- 2) al pleno empleo.
- 3) a la simplificación máxima del trabajo material.
- 4) al máximo rendimiento de ese trabajo.
- 5) a la máxima reducción de horas laborables.
- 6) a la total seguridad social.
- 7) a la plenitud de oportunidades para todos.
- 8) al completo aprovechamiento del ocio.
- 9) a desterrar totalmente el analfabetismo.
- 10) a la difusión máxima de la cultura y de los goces del arte.

- 11) a reducir al mínimo los índices del vicio y de la criminalidad.
- 12) a los más altos exponentes de la moralidad individual y social y de la solidaridad.

Si calificamos en este tipo ideal con la cifra de 100 cada uno de los aspectos sociales mencionados, podría llegarse a establecer, con gran aproximación en la exactitud, el lugar que corresponde a cada país y entonces se vería que los que se presentan como paradigmas de desarrollo están aún lejos de llegar a la plenitud del mismo. Y que en vez de soberbia y autosuficiencia su actitud frente a otros menos favorecidos debe ser la de humilde y racional cooperación solidaria.

La escala sociométrica para hacer la clasificación que aquí sugerimos, sólo puede ser elaborada después de minuciosos estudios para llenar dos objetivos, el primero indicar la manera de calcular la cifra que corresponde a cada uno de los aspectos del desarrollo de acuerdo con la realidad de cada país y así, por ejemplo, correspondería 100 a los países en donde el analfabetismo esté completamente dominado y 50 a aquéllos en donde el 50 por ciento de la población sea de analfabetos. El segundo objetivo consiste en hallar la cifra que ha de asignarse a cada uno de estos resultados, para considerarla en el cómputo final que indicará la colocación del país examinando dentro de la escala sociométrica en relación con el tipo ideal.

Consideramos que estos instrumentos de trabajo tendrían la ventaja de orientar y de sistematizar las investigaciones y de conducir al conocimiento de la realidad universal en materia de desarrollo.

LA SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

C.—CONTENIDO DE UNA SOCIOLOGÍA DEL DESARROLLO

Pasemos, ahora, a ocuparnos del contenido de una Sociología del Desarrollo.

Aun cuando en forma dispersa y asistemática, los estudios, las especulaciones y las investigaciones sobre el desarrollo permiten ya establecer una serie de constantes sociológicas universales de este fenómeno a las que vamos a referirnos esquemáticamente.

I.—LA ECONOMÍA Y EL DESARROLLO

Si bien no puede reducirse, como han hecho notar varios autores, únicamente a lo económico el desarrollo, es indudable que su base material indispensable está en la economía, pues de ella depende, en gran parte, la expansión y el perfeccionamiento de otros aspectos de la vida social.

La economía a su vez está condicionada por el medio geográfico, pues sin aceptar el exagerado determinismo de una escuela sociológica que quiere explicar todos los fenómenos sociales en función de ese medio, lo cierto es que ejerce una gran influencia en la sociedad. Los recursos del suelo y del subsuelo, flora, fauna, minería, petróleo, etc., etc., son recursos que hacen posible el desarrollo de las sociedades y en cierto modo lo aceleran o retardan. Hay poblaciones que viven en medios geográficos tan pobres, como ciertos grupos indígenas en la América Latina, que aun cuando fuesen capaces de promover el desarrollo les sería imposible hacerlo por falta de elementos materiales.

Hay, en cambio, en ciertas regiones del mundo, pueblos asentados en tierras riquísimas y poseedores de una economía potencial extraordinaria que no son debidamente aprovechadas, por-

que esos pueblos se han quedado a la zaga de la civilización y de la cultura.

Si la economía de los llamados pueblos subdesarrollados, es de subsistencia, siempre que se ponen en contacto con otras poblaciones de cultura europea o moderna, hallan grandes dificultades para pasar a una economía de mercado. Esas dificultades tienen que ser estudiadas en cada caso particular para encontrar los medios de superarlas.

II.—EL DESARROLLO Y LA RAZA

A pesar de todas las teorías antirracistas que tienen un fondo político más que estrictamente científico, es indudable que el desarrollo de los pueblos depende de sus cualidades étnicas. Los hay que son capaces, por sí mismos, de desarrollarse y lo han logrado de modo indiscutible a lo largo del tiempo adoptando los sistemas económicos y sociales de los países de cultura occidental y creando, una vez poseedores de esos sistemas, originales signos de civilización y de cultura.

En cambio, hay otros pueblos que a pesar de los progresos logrados en el mundo, permanecen estacionarios, al margen de todo cambio y sólo pueden transformarse bajo la influencia de fuerzas extrañas.

El estudio psicológico y etnográfico de los grupos étnicos retrasados es indispensable para resolver todos los problemas de desarrollo que presentan.

III.—EL DESARROLLO Y LA INDUSTRIA

La industria y sus progresos y los productos industriales ejercen una influencia mínima en el desarrollo de los pueblos re-

LA SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

trasados, si el desarrollo se le considera en todos sus aspectos y no solamente en el económico.

En efecto, en los grupos indígenas que habitan en la América Latina, se aceptan los progresos materiales de la civilización; pero no transforman las costumbres y las ideas sociales.

Así, vemos en México, por ejemplo, que los indígenas viajan en ferrocarril; en autobús y en ciertas regiones abruptas en avión porque es la única manera de llegar a ellas con rapidez y sin embargo, el uso continuado durante años de estos medios modernos de transporte, no ha influido apreciablemente en su cultura, en su estilo de vida.

Es sorprendente ver a los indios descender del autobús, o del ferrocarril, o del avión con su indumentaria a veces miserable y llegar a sus jacales en donde siguen haciendo su vida fuertemente influida por su cultura ancestral.

En muchos hogares indígenas hay utensilios de la industria moderna que no corresponden, que no armonizan con sus pobrísimas casas de paredes de varas y techos de palma. El eminente antropólogo social, Dr. Manuel Gamio, formuló un método estadístico para indagar en cada hogar indígena, el número de objetos correspondientes a su cultura ancestral y a la civilización moderna. Ese método consistía en enumerar y clasificar cada objeto de acuerdo con su procedencia para conocer el grado de penetración material, mecánica pudiéramos decir, de la civilización europea.

De acuerdo con esos estudios y con nuestra experiencia personal podemos decir que la industria, con sus adelantos y sus productos, no ejerce una acción apreciable sobre los pueblos subdesarrollados.

Otra cosa es la industrialización, es decir, el establecimiento

en los medios rurales subdesarrollados de grandes fábricas y la maquinización de la agricultura que sí promueven el desarrollo de los pueblos y causan impactos muy apreciables en su cultura, en su estilo de vida.

El cambio del trabajo rural al trabajo de fábrica que introduce nuevos ritmos de actividad y de ocio, la forma de remuneración, el paso de los ingresos agrícolas generalmente anuales al salario más remunerativo y cubierto por semana o por quincena, modifica en varios aspectos la vida individual, familiar y colectiva de los trabajadores del campo.

La maquinización de la agricultura que transforma radicalmente la explotación agrícola haciéndola más intensa y aumentando los rendimientos y que pone a los campesinos en contacto con empresas comerciales y con los sistemas de crédito y del comercio de las ciudades, ejerce diversas influencias sobre las poblaciones subdesarrolladas que no pueden expresarse en una fórmula general, porque dependen del grado de subdesarrollo de los grupos humanos considerados y de sus cualidades raciales que ameritan estudios e investigaciones especiales en cada caso.

Sin embargo, es posible señalar en todos los casos de industrialización de regiones subdesarrolladas y de maquinización de la agricultura en las mismas, como uniformidades, las siguientes: intensificación del comercio local, aflojamiento de los lazos familiares, debilitamiento constante de las formas tradicionales de vida, aumento de la movilidad social y en los casos en que la industrialización eleva considerablemente la producción y los ingresos individuales y familiares, aparecen diversas manifestaciones del vicio y la malvivencia y de explotación de las gentes de bajo nivel social y cultural, por las de mejor cultura.

IV.—LA PROPIEDAD DE LA TIERRA Y EL DESARROLLO

Las formas de propiedad de la tierra tienen gran influencia en el desarrollo.

Además de los aspectos normal y anormal del desarrollo de que ya hemos tratado, ofrece otros dos de suma importancia, en los que intervienen las formas de propiedad de la tierra en los países que tienen fuertes núcleos de población subdesarrollada. Uno de esos aspectos es el de la prosperidad aparente y otro el de la prosperidad real.

En los países en donde rige el derecho ilimitado de propiedad de la tierra, como en los de América Latina por ejemplo, se realizan grandes concentraciones territoriales en unas cuantas manos y el desarrollo económico arroja considerables ingresos, por concepto de exportaciones de productos agrícolas y pecuarios, lo que se refleja en una gran prosperidad aparente de esos países.

La prosperidad es aparente, porque se basa en los ingresos totales del país; pero no en su distribución. En la realidad de las cosas esos ingresos favorecen únicamente a los grandes terratenientes, a los latifundistas, a los grandes comerciantes que viven en las ciudades y aumentan los recursos de la Administración Pública; pero no a las masas de trabajadores rurales.

La aristocracia agraria posee lujosas mansiones y su tren de vida es ostentoso. A su vez los gobiernos dedican la mayor parte de los ingresos públicos a la construcción de obras espectaculares y todo esto hace que el desarrollo ofrezca una apariencia engañosa de prosperidad que no existe, porque al lado de esos esplendores la mayoría de la población vive en la miseria.

Las profundas desigualdades sociales que produce este desarrollo económico injusto, se reflejan en la cultura como saber y

como estilo de vida que en las capas superiores de la sociedad llega a las más refinadas expresiones en tanto que entre las clases populares se mantienen la ignorancia y la pobreza.

Por el contrario, cuando el desarrollo es equilibrado y justiciero, la propiedad de la tierra se halla equitativamente distribuida y entonces disminuyen los ingresos del país en que esto sucede, por concepto de exportaciones, pues los productos de la tierra no son acaparados por unos cuantos para negociarlos en el extranjero, sino que se distribuyen entre toda la población que se alimenta mejor y al tener capacidad económica, encuentra posibilidad para mejorar su cultura como saber y como forma de existencia.

En una investigación que por encargo de la UNESCO realizó el Instituto de Investigaciones Sociales de la Universidad Nacional Autónoma de México, sobre "Los Efectos de la Reforma Agraria en Tres Comunidades Ejidales de la República Mexicana", se obtuvieron datos que demuestran que el paso del peonaje a la propiedad individual desarrolló, en los antiguos servidores de los latifundios, que obtenían en aquellos un salario insuficiente y estaban sometidos a dura disciplina, la iniciativa individual, la solidaridad, el sentido político, la independencia y una actitud abierta hacia el progreso.

V.—LA EDUCACIÓN Y EL DESARROLLO

La educación tiene dos aspectos, uno es la instrucción, es decir, la transmisión de conocimientos y otro, el propiamente educativo que consiste en la formación del carácter de las nuevas generaciones y en la adaptación de los comportamientos individuales y colectivos a los principios morales y cívicos de la sociedad.

LA SOCIOLOGIA DEL DESARROLLO

La educación como transmisión de conocimientos, en sus grados inferiores que son los accesibles a las clases populares en los países que tienen poblaciones subdesarrolladas, no influye en el desarrollo de manera apreciable. En México, por ejemplo, los campesinos aprenden a leer y a escribir en la escuela rural y en los centros de alfabetización; pero como después de adquirir esos conocimientos no tienen oportunidad de practicarlos porque no llegan hasta las regiones en que viven ni la prensa ni otro medio de difusión cultural, continúan viviendo casi tan ignorantes y miserables como antes.

La comunidad ejerce, además, una acción absorbente sobre quienes logran elevar su nivel de cultura y anula prácticamente la acción de la escuela. Personalmente vimos en algunos pueblos rurales de la República Mexicana, a varios indígenas que durante sus estancias como braceros en los Estados Unidos de Norte América, habían aprendido a hablar inglés y volvieron a sus hogares trayendo indumentaria moderna apropiada para su clase social de trabajadores y presentando otros cambios en su persona y en su mentalidad; pero bien pronto el ambiente de su casa, de su familia, de la comunidad se impuso sobre ellos y volvieron a incorporarse, a fundirse en el conglomerado social a que pertenecían adoptando nuevamente la indumentaria y las formas de vida de la cultura indígena.

VI.—LA RELIGIÓN Y EL DESARROLLO

La religión se compone de una serie de dogmas, de principios morales, de liturgias y se materializa en una organización que ejerce influencia muy grande sobre la sociedad.

En su aspecto filosófico y dogmático, la religión puede tener en el desarrollo económico un efecto decisivo según sea la orientación de sus principios fundamentales. Max Weber demostró

en célebre estudio el influjo del protestantismo en la aparición de la era capitalista.

En consecuencia, no puede la Sociología del Desarrollo establecer o señalar una uniformidad universal en esta materia. Debe concretarse a señalar el hecho de la posible influencia de la religión en el desarrollo económico indicando la necesidad de estudiar, en cada caso, los fundamentos esenciales de la religión correspondiente en relación con el desarrollo económico.

Lo mismo puede decirse de la organización religiosa, es decir, de la Iglesia, según que se concrete rigurosamente a mantener la religión o que intervenga en otros aspectos de la vida social.

En el catolicismo, por ejemplo, algunos Papas han dictado encíclicas que se refieren directamente a la vida económica de los pueblos como la célebre de León XIII y la reciente de Juan XXIII, *Mater et Magistra*; pero sucede en estos casos como en los regímenes gubernamentales, que unas son las declaraciones de los programas políticos de los que mandan y otra, a veces muy distinta, la actuación de los servidores encargados de ejecutarlas.

En la Iglesia Católica que tiende a ser una iglesia social en el sentido de que trata de favorecer el desarrollo de los pueblos mediante sus principios morales, en las capas inferiores, a menudo se estanca en la rutina y se burocratiza concretándose a realizar sus funciones puramente religiosas.

Es, así, necesario estudiar en cada caso, sobre el terreno, la acción de la Iglesia en las poblaciones subdesarrolladas, para evaluar su influencia en el desarrollo económico y social.

VII.—EL DERECHO Y EL DESARROLLO

La influencia del Derecho en el desarrollo es decisiva y depende de su orientación individualista o socialista. En otras pa-

LA SOCIOLOGÍA DEL DESARROLLO

labras, de la importancia que dentro de él, haya tomado el Derecho Social.

D.—PERSPECTIVAS DE LA SOCIOLOGÍA DEL DESARROLLO

Cada uno de los temas que acabamos de tratar en esto que apenas es un bosquejo de la Sociología del Desarrollo y otros que no tocamos, encierra una gran riqueza conceptual y de resultados de investigaciones y estudios especiales de diversos autores, que podrían constituir el contenido de la mencionada Sociología que en la actualidad presenta un aspecto disperso y confuso. Cuando se ha especulado y ahondado largamente en un territorio del conocimiento, es necesario y muy útil realizar una labor de sistematización y de síntesis a fin de darse cuenta cabal de los resultados obtenidos y para orientar las posteriores búsquedas sobre la materia de que se trate. Eso es lo que requiere, en la actualidad, la Sociología del Desarrollo aquí esbozada.

La Sociología del Desarrollo debe concretarse rigurosamente a descubrir sus principios generales, sin hacer juicio de valor ni pretender señalar lo que debe ser. A pesar de esto su utilidad práctica es indudable si señala con precisión científica lo que es constante y universal en el fenómeno, porque sólo en ese conocimiento puede fundarse válidamente, toda política y toda planificación del desarrollo.

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

By Lucio MENDIETA Y NÚÑEZ

**Chairman, Institute of Social Research,
National University of Mexico**

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

A.—INTRODUCTION

IN order to discuss the possibility of a Sociology of Development, it is necessary to know previously which must be the acceptable meaning of "development".

"Development" is, in the first place, an economic concept which have arisen in modern times as a notion correlative to the one of "industrialization", and it is applied to different countries in order to tipify them taking into account their industrial progress. So, then, with reference to various countries, it is said that "developed" are those which are industrialized, and "under-developed" those which do not offer, at present, a significant number of important industries.

The concept is also related with machinism because in points toward industrial enterprises where modern machinery is used.

But a purely economic concept of development is necessarily related to many other social factors and circumstances. Actually, it is a sociological concept because development is functionally related to society. "Social development", as D. P. Mukerji points out, must comprise the whole constituted by the socio-cultural and economic aspects characterizing the development of society¹.

¹ D. P. MUKERJI, "Les Vues du Mahatma Gandhi sur le machines et le

If we consider the word with a considerable wideness of meaning, it is evident that it is closely connected with the culture of each particular people and that it can be considered only in a proper way if it is related to the particular culture of that particular people. The chief recent discovery of historians and anthropologists—if we accept Polanyi's view—is that economic life of men can not, generally, be separated from their own social life².

If these statements are fully accepted, it must be recognized that the designations which at present are being used in the classification of peoples, when their degree of industrialization is taken into account (i.e. "developed" vs. "under-developed") really appear as meaningless, as lacking of fundamental, solid basis, because they take as their paradigms countries of very different social and cultural structure as it is the case of the European countries and the United States of America where industry reaches magnificent manifestations corresponding with the advancement or degree of achievement in the remaining aspects of social life.

And also, by the same way, any society presenting outstanding signs of cultural, philosophical and scientific development must be considered as an underdeveloped one if, at the same time, it does not show an evident technical, mechanical and economical progress.

Development must be viewed within a certain frame of reference—within the boundaries of a value-system—in order

Progrès Technique". *Bulletin International des Sciences Sociales*. Vol. VI, 3, 1954.

² Mentioned by MELVILLE J. HERSKOVITS: "Motivations et Modèles Culturels en Période de Transformation Technique". *Bulletin International des Sciences Sociales*, Vol. VI, 3, p. 433.

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

to consider it in the right way. Contrarywise, the qualification "under-developed", when applied to a particular country, is pejoratif in character, and the one who dares to use it could be considered as suspect of an unacceptable, blameworthy ethnocentrism.

"Development" and "under-development" are also words lacking accuracy because between the top and the bottom of "development" a whole series of shades of meaning corresponding to different degrees of development could be established. The prominent French sociologist Emile Sicard has pointed out that "it is necessary to establish an intermediate or middle category between that of 'wholly or 'highly' 'developed' and that of 'under-developed' countries", and he considers that it could be that of "intermediately developed" or that of countries "in an intermediate degree of development". According to this conception, this is a formula containing the notion of something which is intermediate, transitorious, in the way of being, moving... and then, it allows us to think in a great deal of countries because the qualification could be applied to any one of them in a proper way.

Sicard himself considers that the advantages of his classification are numerous, but he points out that it has "a scientific inconvenience: the classification imposes a series of discriminations which are extraordinarily complex, and there is a great difficulty in those distinctions if the present stage of science and specially of sociology—the only one able to solve the contradictions imposed by those discriminations—are taken into account"³.

³ EMILE SICARD, "Necesidad de establecer una Categoría Intermedia entre las de Países Altamente Desarrollados y Países Subdesarrollados". *Estudios Sociológicos. (Sociología Rural)*. Sexto Congreso Nacional de Sociología. Instituto de Investigaciones Sociales de la Universidad Nacional Autónoma de México, 1955; pp. 119 y ss.

We think that social development has two aspects: the material and the cultural one. The first one of them refers to that degree of efficiency of the means and procedures employed by human beings in order to dominate nature and use it in their own behalf. And this particular aspect is related with different forms of work; it is closely connected with the results obtained by men in their human efforts seeking the satisfaction of their needs. The second aspect also has, by its own side, two meanings: in the first place, it comprises culture as knowledge; in the second one, culture as a way of life, as style, as a complex of habits, behavioural ways, ideas and belief.

A people could not be considered as "developed" enough or "developed" in a satisfactory way, if the different forms of work and work organization do not allow it to obtain from Nature as much profit as Nature itself offers it; if its members are obliged to expend an excessive effort in order to get those elements which are essential for the satisfaction of the material needs, whereas some other peoples having better equipment, highly developed technology and better organization are able to obtain not only those elements but many others in higher quantities and through the employment of a lower amount of human—individual and social—energies.

It is here where a most arduous and important moral problem must be raised, considered and discussed.

In order to rise the question, let us consider some of the essential characteristics of "under-developed" and, in contrast, those of "developed" societies.

"Under-developed" societies presents as essential characteristics;

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

- a.—Simplicity of familiar and social life,
- b.—Lack of true class-distinctions,
- c.—A solidarian way of living together,
- d.—Existence of poor or modest dwellings and use of an almost uniform dressing (always poor or of low quality),
- e.—Lack of true social ambition,
- f.—The fact that prestige or the estimation by the community is placed above the economic condition.
- g.—High religiosity,
- h.—A minimum of culture in the sense or with the meaning of "knowledge", and
- i.—The fact that vice and delinquency are very low and reflects in almost null indices.

In a "developed" society,

- a.—There is a complex familiar and social life,
- b.—There is a clear-cut division in society among social classes,
- c.—Solidarity is substituted by competence,
- d.—There is a sophistication and pressing urge for better houses, dresses, entertainment (items covered by a great proportion of income).
- e.—Substitution of prestige by a social hierarchy or scale based in certain economic traits.
- f.—Rising index in immorality and delinquency.

from those of an underdeveloped one. . .

to ask if it is or if it is not only convenient or proper but also permissible—from a moral point of view—to make any effort in order to reach the levels and situation of a developed society

So then, if we compare these two situations, it is possible

In Sociology, as in any other discipline studying that which *is*, and not that which *must* be, the problem must be viewed in a very particular and rigorous or strict way.

If we consider the problem from this point of view, we must recognize as a social reality that the peoples of the world show a very clear trend toward economic and cultural improvement. And we can say even much more: they certainly *want* that improvement. Although civilization does not lack inconveniences, all these peoples wish to attain a high degree of civilization, as a way or means enabling them to rise in a material and moral scale.

This want and trend imposes the employment of all the available social forces and resources. In these conditions, it can not be accepted that, within the boundaries of a country, backward groups continue their ineffectual, lowly productive exploitation of natural resources; it could not be admitted that, through the lack of technology, they do not profit from many opportunities offered to them; chances of production not only for the benefit of those groups but also profitable for the satisfaction of the needs of the population of the country itself and even of those of humanity as a whole.

Along with this universal trend, another fact, which can and must be studied by Sociology has recently arisen. Some States in the World have in their territories, at their disposition, many modern productive means, and their populations have got also a high cultural development. The one and the other are conditions which can and must be used in behalf of those peoples in whose countries these conditions have not been reached. So, then, they can offer scientific and technical assistance to those other peoples in order to make easier and faster their accession to the industrial world and to social development.

From all this, a scientific and political need very clearly

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

derives; it is necessary to classify the countries of the world and their corresponding societies. They have been classified according to the dichotomy "developed"- "under-developed" but, as we have previously seen, this classification is not generally accepted. It has been criticized and some scholars try to substitute it. So, those scholars seek another one, endowed with greater accuracy and with less emotional implications hurting people susceptibility.

Among the intents made in order to reclassify societies on these grounds, could be mentioned those speaking of "evolved societies" against "societies which are little evolved", but these are very lax expressions which do not avoid the pejorative stress of the previous one. "Wholly developed countries" and "countries which are in the way of development" are, also, two unacceptable expressions. Because, as it is said by Emile Sicard, there is no country able to say that it is wholly or fully developed, and it is also true that all human societies are just in the way of development because social development has no limit at all.

We think that this question could be solved in the following way: there are two categories in this respect. And there are two kinds of countries corresponding to them: the developed countries and those which include within their own population marginal groups; human groups which have not reached yet the same level or degree of development attained by those other groups exercising the economic and political power. These last countries could be called, in a generic way, "countries offering or presenting some problems of development". This last expression is not a pejorative one and, above all, it certainly corresponds with social realities.

As we have already established the basic concepts in this field, it is necessary to study now which are the possibilities of a Sociology of Development.

B.—POSSIBILITIES OF A SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

Specialized sociologies can only be justified when there is within society a group of phenomena having a great importance or significance, which are closely linked or related with one another, and having their own characteristic traits. All these are things, which make them worthy of a lengthy and deep, specialized, sociological study.

This is the case with phenomena constituting "development".

Development offers two aspects: one of them could be called the "normal" one and the other the "anormal". The first one is constituted by a series of successive linked phases of economic and cultural growth and it proceeds within the value or axiological framework of reference of the particular society under consideration.

The second one is the "anormal" development. This one occurs when two populations with different cultures and degrees of civilization come into contact. And it must be called "anormal" because whereas the more highly developed society generally evolves as a substantial, unbreakable unit, that which is in a lower level of evolution could remain stationary or could also suffer outstanding maladjustments, and this could hurt its economic and social growth.

It is specially regarding these populations that development, as a problem, has arisen, and also that is why it has been considered in the past, and even now, specially or almost exclusively in its economic aspects. In fact, it has been studied particularly referring it to the effect of industrialization upon the underdeveloped portions of population. It has been considered also, in

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

this particular connection, the problems arising among workers when they shift from the purely manual work or the work done through the use of very primitive and inefficient tools toward the employment of machinery and modern implements; work which is also achieved within an organization based on scientific knowledge and technically planned.

It is possible to see, however—even from the very beginning—that, although these can be considered as very specific questions, they can not be isolated from the social framework within which they appear. Also, it can be seen that it is an unavoidable scientific requirement to consider them in their relation with all the social circumstances in the particular situation.

With these ideas in our minds, we can define Sociology of Development—in a tentative way—as that part of General Sociology specially dealing with phenomena of growth and evolution in human societies related, in a functional way with desirable and valuable goals.

So, Sociology of Development has—as its aim or finality—to seek the universal constants of the phenomenon. And, in order to do this, it must be used as most fitted method that which employs the historical and the ethnographical data as well as sociological comparison. History will be able to show the evolution of different countries in the past, as well as Etnography can show them in the present and, through due comparison of those phases, it will be easy to discern which are the common constants of all those phases; invariants which do not change through space and time. The ethnographical research and those types of research dealing with social contacts between populations in different degrees of civilization and having different cultures can also show, through systematic comparison, which are the characteristic traits of those contacts when they occur.

The statistical method must be used also—without any doubt—whenever this is possible. But we must not depend or rely on it in an exclusive way because it can be pointed out—if we accept G. Balandier's points of view and illustrations—that comparative studies have shown how the great consideration granted to statistics or numeral data by themselves have been a fountain of very important and misleading mistakes⁴.

Psychology is also able to give us some light in a particular research about social development. Specially when dealing with "under-developed" populations.

Balandier, in a synthetic presentation of various authors' points of view about this matter, says: "The economic development schemes are now in progress in the so-called underdeveloped countries, and the technical assistance programs carried out in certain territories have shown the decisive part played by psychological and cultural factors when financial and technical problems have been newly solved"⁴.

An additional task of Sociology of Development is to study the influence of a great variety of factors, circumstances and phenomena upon this social process, and specially the influences of economy, ways and levels of instruction, commerce or business, migrations, religion, public administration, sports, the arts, distance of rural from urban areas and, generally, all those influences which can be discovered by particular research and study and giving us a view of those elements which really produce growth and evolution in human societies. And all this must be studied taking into account a growth and an evolution closely related with previously established goals defined by general consensus.

⁴ G. BALANDIER, "Étude comparée des Motivations et Stimulations Économiques en Milieu Cotumier et en Milieu 'Moderniste'". *Bulletin International des Sciences Sociales*, Vol. VI, 3, 1954, p. 416.

SOCIOLOGY OF DÉVELOPMENT

Therefore, one of the first tasks of Sociology of Development is to construct or constitute an ideal-type of the kind introduced and successfully used by Max Weber. An ideal-type of developed society.

And it is also necessary to establish a sociometric scale in order to classify every real society and country according to the degree in which it is far or near the ideal-type.

To constitute the type and the scale we have just mentioned will enable us to become free from many of the difficulties and troubles we at present suffer or face in this field and, through the use of these methodological tools, it will be possible to eliminate the ethnocentric character of the foundations which the concepts of "development" and "under-development" at present have.

Let us take an example. Let us consider a country and society and let us qualify them as "developed". We say this when they have reached:

- 1.—Full industrialization,
- 2.—Full employment,
- 3.—Maximum simplification of physical work,
- 4.—Maximum in productivity,
- 5.—Substantial reduction of labor hours,
- 6.—Fullness of social security,
- 7.—Opportunities for all its members,
- 8.—Full and fruitfull use of leisure time,
- 9.—Elimination of illiteracy,
- 10.—Maximum diffusion of culture and art enjoyment,
- 11.—Reduction of vice and criminality to their minima,
- 12.—Highest individual and social morality and solidarity.

If we qualify this ideal-type with 100 in each one of its components, it could be easily established which one could be the place for each one of the considered countries and also it can be anticipated that, in that case, those countries which have been shown as paradigmatic in the field of social development, are very far from wholeness or perfection in this respect. And also that, instead of a proud and self-sufficient attitude, they must assume, towards the badly endowed countries, a humbler and rational coöperative attitude of solidarity.

The sociometric scale which must be used for the classification we have suggested, can be done only after very minute or detailed studies if we wish to attain two very important aims. The first one: to show how the qualification corresponding to each one of the aspects of development must be calculated when social realities are being taken into account for each one of the particular countries under examination. So, for example, 100 could be the score given to a country where illiteracy has been wholly eliminated, and only 50 for those countries where only a 50% of the population is illiterate. The second aim is to find a weighting device (in an statistical sense) to be applied to each one of the results so obtained for each particular item, in order to consider it, with its own weight, in the final computation of the general index. This last index is computed in order to place the country under consideration within the sociometric scale and in a nearness relation with the ideal-type.

We feel that these methodological and technical tools could guide us and aid us in order to systematize the research in this field. We also think that they are able to provide us with a dependable knowledge about the subject-matter constituted by social development.

Let us try to discuss now which must be the real scope of Sociology of Development.

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

C.—SUBJECT-MATTER OF A SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

Although social speculation and research are, in this field, somehow sparse and asystematic, it is possible to register a series of universal sociological constants of this phenomenon and we will try to refer to them in a schematic way.

I.—ECONOMY AND DEVELOPMENT

It is true that—as it has been pointed out by several scholars—development can not be reduced to the economic aspect, but we can not doubt that its material base is provided by economy as the expansion and improvement of all the remaining aspects of social life depend, in a great degree, on economical factors.

Economy, by its own side, is conditioned by the geographical environment. Even if we can not accept the extreme geographical determinism of some sociologists (trying to explain every human action as a function of the geographic environment), we must recognize that it has a great influence on society.

Soil and subsoil resources, petroleum, mineral products, flora and fauna are resources making societal development a possibility, and they are somehow also capable of accelerating or retarding social development.

There are populations (as the indians in Latinamerican countries) living in so very poor geographical environments that even if they have some capability to promote their own development, it would be almost impossible for them to get it because they lack many important natural elements.

On the other side, there are world regions and whole countries where some populations have become settled on a very rich land with an outstanding economical potential but even so, they have proved incapable of making a convenient use and exploitation of those potentially rich elements of such a treasure. And that is so, because those peoples frequently are in a backward position with respect to civilization and culture.

If economy in the so-called under-developed peoples is a consumptive one, when these peoples come into contact with different populations with a modern culture, they find great difficulties specially as soon as they must shift to market economy. These difficulties must be studied in each particular case in order to find out how to overcome them.

II.—RACE AND DEVELOPMENT

Many antirracist theories have a political much more than a strictly scientific character. So, even against them, it must be recognized that different ethnical groups have differential abilities and, in this respect, it can be ascertained that peoples development is closely linked with their ethnical qualities. Some peoples have a capability to develop by themselves, and many of them have shown this through the adoption of economic and social systems of the western culture, and furtherly, on these basis, they have created by themselves their own signs of civilization and culture. Contrarywise, there have been many other peoples which, even if progress proceeds in the world, has chosen to remain where they are, out of the stream of change; they seem to be unable to change or able to change only through the action of some external forces.

The psycholgal and etnographical study of the backward

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

ethnic groups is unavoidable if we wish to solve the problems of social development.

III.—INDUSTRY AND DEVELOPMENT

Industry—the industrial process and industrial products—has a minimum influence on the development of backward populations when development is considered in all its aspects and not only in the economic one.

The indian groups in Latin America have undoubtedly accepted many material elements of civilization but they have not proved specially willing to change their habits and social ideas (or those material elements have not proved strong enough to change habits and ideas of indian peoples.)

We can easily see, for example, that indians use the railways, the bus and in certain regions of difficult access, even the airplane. But even the continuous use (for years in some cases) of these transportation means has not changed in a visible manner their way of living. They use all those transportation means but they do it without changing their dressing which, frequently, must be considered as a very miserable one. And after using those transports, they return to their huts where they continue their old life under the influx of their ancestral cultures.

In many indian homes, there are many implements produced by modern industry. They do not correspond and are inharmonious or non-congenial with the rest of those poor houses.

The prominent Mexican social anthropologist Manuel Gamio developed an statistical method trying to obtain an index. He inquired in each indian home how many were the objects proceeding from the ancestral culture and how many the objects from modern civilization and then he related those numbers.

If we take into account those studies and also our own personal experience, we can say that industry with its advancement and products has not a very relevant action on the under-developed countries or peoples.

Industrialization has a very different meaning. Industrialization is a social as well as a technological process. So, industrialization means that, in under-developed rural places, great factories are being established; that agriculture is subject to a growing mechanization. In this way, peoples development has been promoted and very important impacts in their cultures and ways of life have been produced.

Shifts from rural to factory work introduces new rhythms in activity and leisure, in the way in which payment and remuneration are made. Shifts from an agricultural (generally annual) income towards a more remunerative and frequent way of payment (weekly or twice a month) modifies various aspects of individual, familiar and collective life of agricultural workers.

Mechanization of agriculture changes in a radical way the agrarian exploitation; it becomes intensive and productive in a higher degree. The farmer, by his side, comes into contact with commercial enterprises, with credit and business systems in the urban areas, and all this has various important influences upon under-developed populations. These influences can not be expressed in a general formula, because they depend on the degree of underdevelopment of the human groups under consideration, their ethnical and socio-cultural characteristics and so on. So, then, it is imperative to do special studies and research in this connection.

Notwithstanding, it is possible to point out that there are some uniformities which can be established when industrializa-

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

tion and mechanization of agriculture in underdeveloped regions are being considered. Among these uniformities we can record: an intensification in local commerce and commercial transactions; a relaxation of familiar bonds; slackening of the traditional way of life; an increase in social mobility. And, where industrialization allows highest levels of production and individual and familiar income, it is possible to observe the increase or even the appearance of various negative manifestations: vice misdemeanor, exploitation of peoples of low social and cultural standing by those in better positions, or better instructed but un-social.

IV.—LAND OWNERSHIP AND DEVELOPMENT

Land ownership has a great influence upon development. Its patterns present—in addition to those previously stated—two aspects of the highest importance specially for those countries where there are various and extensive portions of underdeveloped population. One of these aspects is that of the *apparent* and the other that constituted by *the actual prosperity* or affluence.

In those countries where ownership is an unlimited right, as it is the case in most Latinoamerican countries, it is not unfrequent to find great land concentrations in very few hand. In those countries and in those conditions, economic development produce, without any doubt, very high incomes as a result of exploitation of agricultural and breeding products, and this is reflected in a great prosperity. But this prosperity can only be an apparent one.

Prosperity is only an apparent one because it is based in the total income of the country. It does not take into account how

is this income distributed among the members of that society. Actually, those incomes are only for the profit of great and very great landowners (*latifundistas*) and great businessmen. They live in urban-areas, far from the countryside where this wealth is, in its greatest proportion, produced. So, then, these income produces an increase in public administration but they are not canalized for the profit of rural masses and the people in general.

Agrarian aristocracy owns great and magnificent residences and its way of living is splendid and displaying. Governments, by their own side, devote a great proportion of their budgets for spectacular public works and these works give a feeling of prosperity which is not validated by objective facts because real prosperity does not exist in many of those countries, and the greatest portion of their population lives a miserable life.

Deep social inequalities or differences are produced by this unfair economic development. It hurts the corresponding ways of life, And whereas the highest strata of society show the most refined expressions, the popular classes remain in the same ignorance and poverty.

Contrarywise, when development is a balanced and fair one—a just one—land ownership is fairly distributed according to justice and equity among the people. Then, income proceeding from exportations decreases because land products are not controlled only by the happy few monopolizing them and selling them abroad for their own benefit. They are, then, fairly distributed among all the members of the population and then, this population gets better food and, thanks to it, it has an increased economic capacity. So, the members of that society can find more and better opportunities for the improvement of their culture (as knowledge and as a way of life).

The Institute of Social Research of the National University

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

of Mexico discovered, through a social research project prepared and realized for UNESCO and published under the title "Efectos Sociales de la Reforma Agraria en Tres Comunidades Ejidales de México" that shifts from the purely physical agricultural work corresponding to *peonaje* (agricultural man-power in ancient *haciendas* or great rural properties) towards individual ownership have been able to produce a change in many of the attitudes and behavioral patterns of the ancient workers of old *latifundia*. Those workers obtained in the old regime very low, insufficient payment (frequently in kind and not cash) and they most frequently were in a hardly endurable subjection. But those shifts, introduced by the Mexican Agrarian Reform, have developed in them an individual enterprising drive, solidarity, a political feeling, independence, and an open mind towards progress.

V.—EDUCATION AND DEVELOPMENT

There are two aspects in education: instruction as communication of knowledge and education strictly speaking; through this last aspect, the character of new generations is formed and the adjustment of individual and collective behaviour within the framework of moral and civic principles of societies is attained.

Education as instruction, in its very beginning or elementary steps, has very little influence on development, and an indirect one. And it is only that elementary instruction that which is available for popular strata in countries with underdeveloped populations.

In Mexico, for example, rural workers learn how to read and write, in rural schools and alphabetization centers, but, after

this is achieved, those rural peoples have no opportunity and do not practice the acquired knowledge. Neither journals nor other printed matters reach them in those places and, so, they continue their own lives, as ignorant and miserables as before.

Community has also a negative action in this respect: it absorbs them again and again. It absorbs those who have been able to rise their cultural standards and then, practically, it nullifies the efforts made in the school. We have been able to see many indians coming back from the United States of America where they have worked in the cotton fields. They had learnt how to speak English; they had gotten modern dressing fitted for their work and social class but, pretty soon, after their arrival, we have seen that they had forgotten the newly acquired habits, absorbed by the old home environment, by their families and their communities. So, they were incorporated again; they became merged in the social conglomerate and they adopted again the ways of dressing and living of the indian culture. There are, indeed, economic factors, but there are also social and cultural reasons for all this.

VI.—RELIGION AND DEVELOPMENT

Religion is composed by a whole series of dogmas, moral principles and liturgical ritual and it materializes or is embodied in an organization—the church—with a great influence on society.

Through philosophy and dogma, religion can influence, in a decisive way, economic development according to the general orientation of its principles. Max Weber has shown, in a well known study, which was the influence of protestantism in the rising of capitalism.

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

But, on the other hand, it must be recognized that Sociology of Development can not establish or record a universal uniformity in this matter. It must reduce itself to the consideration that there is —as a possibility to be explored— an influence of religion on economic development. And it must acknowledge also the necessity of inquiring, in each particular case, which are the fundamental principles held by each particular religion and church with respect to economic development.

Something very similar could be said about religious organization, i.e., about the Church, because it can assume one of the two following attitudes: it may reduce itself to the religious sphere or it can mix itself in other aspects of social life.

Let us consider Catholicism. Some among the Popes have written encyclicals dealing directly with economic life as can be testified by the most well known one by Leo XIII and the most recent one by John XXIII (*Mater et Magistra*) but, in these cases—as in those of many statements made by politicians—there are, frequently, many and important differences between statements of those exercising power or spiritual guide and, on the other side, the real behavior of those who must apply those directive words and follow the corresponding orders.

The Catholic Church shows a trend towards a socializing point; it tends to be a social church in favor of peoples development, when it is guided by its highest principles, but it is not infrequent to see that routine and bureaucratization marks many of its members placed in the lower strata of the organization and church hierarchy. There, its members limit themselves to the practice of a few and most external cultural acts.

So, it is unavoidable to study each case on its own merits if we try to determine which is the action of the Catholic church and which are the influences of churches among under-developed

portions of population. Only then will be able the scholar to make an evaluation of their influence in socio-economical development.

VII.—LAW AND DEVELOPMENT

Influence of law on development can be considered as a really decisive one, and it corresponds to its particular individualistic or socialistic orientation. In other words, influence of law will be different according to the differential importance Social Law or legislation have acquired within the general body of the Law of the particular State under consideration.

D.—PROSPECTS OF SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

Each one of the items we have previously considered in this paper—a sketch of Sociology of Development—and many other items which could and must be considered, have a great conceptual potential and many among the results obtained through special studies and research-work could constitute the richest content of this specialized branch of Sociology which, at present, at least, does not show but a very diffuse and confusing aspect.

When speculation and research have been done in a particular field of the sociological knowledge, it is necessary to try to do a new effort in order to systematize and present a synthesis. Only then it is possible to become aware of the general results which have been obtained. And only then it is possible to show which is the right direction for the following research efforts in this matter. This is the particular need of Sociology of Development by now.

Sociology of Development must follow as faithfully as pos-

SOCIOLOGY OF DEVELOPMENT

sible this plan. It must discover its general principles. It must avoid value-judgements. It must not pretend to show what is that which must be. It must point toward that which actually is. But even when it shows only that which really is, it has a practical utility because there is no possible doubt that, if we register that which is constant and universal in this phenomenon, this knowledge will enable us to put the base for the policies and socio-political plans which must be used in the real promotion of social development.

Mexico, July 21, 1962.



SE TERMINO DE IMPRIMIR ESTE
LIBRO EL DIA 28 DE JULIO DE
1962, EN LOS TALLERES DE LA
EDITORIAL CVLTVRA, T. G., S. A.,
AV. REP. DE GUATEMALA NUM.
96, CIUDAD DE MEXICO, SIENDO
SU TIRADA DE 600 EJEMPLARES

OBRAS DEL MISMO AUTOR

Cuestiones Agrarias:

- El Problema Agrario de México, 7ª Edición, 1954.
- El Crédito Agrario, 1933.
- El Sistema Agrario Constitucional, 2ª Edición, 1940.
- Introducción al Estudio del Derecho Agrario, 1942.
- Política Agraria, 1957.
- La Reforma Agraria de la América Latina en Washington.
- Efectos de la Reforma Agraria en Tres Comunidades de la República Mexicana (con otros autores), México, 1960.

Historia:

- El Derecho Precolonial, 1937.
- Historia de la Facultad de Derecho, 1956.

Obras Indigenistas:

- Las Poblaciones Indígenas de América ante el Derecho Actual, 1935.
- Valor Económico y Social de las Poblaciones Indígenas de México, 1936.
- La Economía del Indio, 1938.
- La Habitación Indígena, 1939.
- Los Tarascos, 1940. En colaboración con otros autores.
- Los Zapotecas, 1949. En colaboración con otros autores.
- El Problema Indígena de México. (Revista Internacional de Sociología, Madrid, 1949).

Derecho Administrativo:

- La Administración Pública en México, 1942.

Sociología:

- Las Clases Sociales, 2ª Edición.
- Los Partidos Políticos.
- Teoría de los Agrupamientos Sociales.
- Ensayo Sociológico sobre la Universidad.
- Urbanismo y Sociología.
- La Enseñanza de la Sociología.
- Valor Sociológico del Folklore y Otros Ensayos.
- El Derecho Social.
- Teoría de la Revolución.
- Sociología de la Burocracia.
- Sociología del Arte.
- Tres Ensayos de Sociología.
- Política Nacional.
- Ensayos Sociológicos.
- Homenajes (Comte, Durkheim, Gamio).

Cuestiones Universitarias:

- La Universidad Creadora, 2ª Edición.
- Problemas de la Universidad, en colaboración con el Dr. José Gómez Robleda.
- Primer Censo Nacional Universitario, en colaboración con otros autores.

Obras Didácticas:

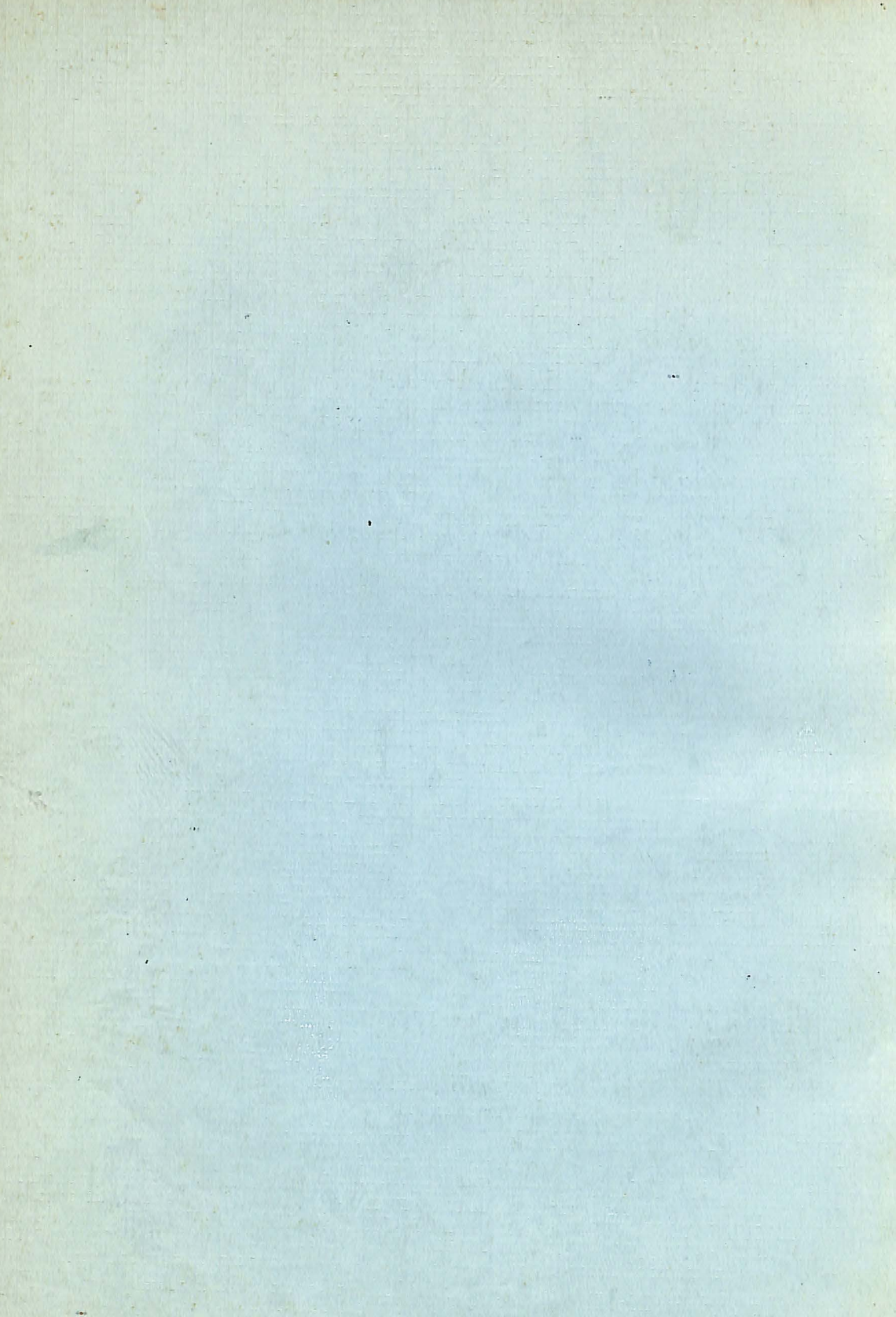
- Hacia una Nueva Escuela de Derecho en México, 1935.
- Civismo, 25ª Edición.

Literarias:

- La Caravana Infinita. Cuentos y Parábolas.

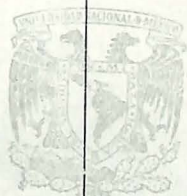
OBRAS TRADUCIDAS Y EDITADAS EN EL EXTRANJERO

El Problema Agrario y la Reforma Agraria de México, Universidad de Firenze, Milano, 1935. Théorie des Groupements Sociaux, suivi d'une étude sur Le Droit Social traduit de l'espagnol, par A. Cuveillier, Libraire Marcel Riviere et Cie., Paris. Brève Histoire de la Reforme Agraire au Mexique, Revue de Droit Contemporain, Bruselas, Bélgica, 1959. The Social Class, American Sociological Review, 1946.



FECHA DE DEVOLUCION

El lector se obliga a devolver este libro antes del vencimiento de préstamo señalado por el último sello.



HM35
M45



UNAM

6790

INST. INV. SOCIALES

HM35
M45

6790



ENDETT
Y NUMER
SOCIOLO
GIA DEL
DESA
RROLLO